

20 JANVIER CÉRÉMONIE D'INVESTITURE

Alli Carson était assise à l'arrière de la limousine blindée, coincée entre Sam et Nina, les deux agents du Secret Service affectés à sa protection. Dans tout juste trois jours, elle fêterait ses vingt ans, mais ce jour-là, avec l'investiture de son père à la présidence des États-Unis, elle n'avait guère le temps de réfléchir aux cadeaux qu'elle allait recevoir, et encore moins d'envisager le genre de réjouissances qu'elle souhaitait.

Pour l'heure, seul son père comptait. Question festivités, la cérémonie d'investiture de l'ancien sénateur du Nebraska suffisait amplement. Elle devait pourtant reconnaître que tout le foin médiatique suscité par les sondages réalisés à la sortie des urnes ne la laissait pas indifférente.

Ils indiquaient en effet que son père était le premier président à bénéficier d'un taux de participation aussi élevé de la part des Noirs américains. Ces votes, Edward Carson les devait à la fois à une campagne nationale orchestrée par sa formidable machine à élire et au Congrès de la Mission Renaissance (CMR), puissante organisation reli-

gieuse et politique noire. Le candidat s'était présenté avec succès comme l'antithèse de son adversaire, en fondant sa campagne sur la réconciliation et la recherche de consensus, thèmes dont le CMR s'était fait le porte-drapeau.

Pour l'instant, tout le reste passait après le programme de la journée, établi après plus d'un mois et demi de labeur sous la houlette du comité du Congrès chargé de l'organisation des cérémonies d'investiture. Les discours, les bals, les cocktails, les opérations médiatiques et les petites phrases honteusement opportunistes qui avaient commencé cinq jours plus tôt continueraient pendant cinq jours encore après que son père aurait prêté serment, soit d'ici une heure maintenant.

Après huit ans de désaccord entre l'exécutif et le législatif, ce jour marquait le début d'une nouvelle ère dans la politique américaine. Pour la première fois, la présidence revenait à un Républicain modéré – un homme qui, bien que conservateur sur le plan fiscal, défendait sans vergogne les droits des femmes et l'avortement, de sorte qu'il était en conflit avec nombre de Républicains et avec la droite religieuse.

Peu importait. Il devait son mandat à des jeunes, à des Hispaniques et à des Noirs qui, décidant qu'il était temps de faire entendre leurs voix, étaient venus en nombre soutenir Edward Carson aux urnes.

Non seulement cet homme avait à leurs yeux un charisme fou, mais ils aimaient ce qu'il disait et sa manière de le dire. Alli devait bien admettre que son père était habile ; il n'en restait pas moins un animal politique, une espèce qu'elle méprisait.

Alli ne tentait même pas de regarder par la vitre, car le verre blindé fumé n'offrait qu'un aperçu flou

d'un monde assombri. Elle resta confortablement lovée sur la luxueuse banquette arrière, illuminée par la douce lueur de l'éclairage intérieur.

Ses mains paraissaient pâles sur le noir bleuté du siège en cuir. Une épaisse chevelure auburn encadrait l'ovale de son visage dominé par des yeux vert clair.

Les taches de rousseur dont l'arête de son nez était constellée apportaient une note attachante à sa beauté. Aucune trace de maquillage à cet endroit, ce qui en disait long sur sa personnalité.

Une boule d'angoisse lui nouait l'estomac. Comme elle avait confié son iPod au chauffeur pour qu'il le branche sur la stéréo, l'atmosphère surchauffée vibrait sous le déferlement des guitares saturées, des basses lancinantes et des chœurs brûlants du groupe Kill Hannah.

« *Je veux être un Kennedy* », scandait le chanteur, ce qui fit rire Alli malgré elle. Combien de fois n'avait-elle pas eu à subir les deux mêmes questions ? « Les Carson sont-ils les nouveaux Kennedy ? Êtes-vous la dynastie politique de l'avenir ? »

« Une Kennedy ? Vous voulez rire ? Je n'ai aucune intention de mourir jeune », avait-elle l'habitude de répondre. D'ailleurs, Alli l'avait si souvent répété que c'était devenu une réplique culte, citée dans les journaux télévisés comme dans les débats de fin de soirée. Elle lui avait même valu une apparition sur le plateau de l'émission de divertissement *Saturday Night Live*, où on l'avait déguisée en Caroline Kennedy.

Ces pitreries n'enchantaient guère le reste de la famille Carson, dont la plupart des membres manquaient sérieusement d'humour.

Ils tournèrent vers l'ouest dans Constitution Avenue NW, en direction du Capitole, où, selon le protocole, Edward Carson et son vice-président devaient prêter serment.

— Alors, Random House ? demanda brusquement Nina, à sa droite.

Elle avait dû élever la voix pour se faire entendre par-dessus la musique.

— Eh bien, quoi, Random House ? rétorqua Alli.

Sam, à sa gauche, se pencha légèrement vers elle.

— Elle veut savoir si vous allez accepter leur offre.

Sam portait un costume sombre de coupe classique, une chemise blanche amidonnée et une cravate à rayures. Ses cheveux bruns se faisaient rares, il avait le regard doux et un curieux air monacal pour un homme de cette carrure et de cette stature.

Nina avait le visage long et plutôt sombre avec un nez agressif et de grands yeux bleus.

Elle portait un tailleur gris foncé, une chemise en oxford bleu pâle boutonnée jusqu'en haut et des chaussures pratiques à talons plats.

Les deux agents étaient équipés d'oreillettes pour communiquer avec leurs collègues du cortège présidentiel.

— Les mémoires de la fille du président. À croire que l'humiliation publique est devenue une marque de courage !

Alli reposa la tête en arrière.

— Si déjà moi, il me tarde de la lire, cette fascinante saga à mon sujet, j'imagine qu'on va se l'arracher.

— Elle ne signera pas, affirma Nina en s'adressant à Sam par-dessus la tête d'Alli.

— Tu crois ? répondit-il d'un ton acerbe.

Puis il laissa glisser un sourire furtif sur son visage grêlé.

— C'est vrai, ce n'est pas Paris Hilton.

— Écoutez, reprit Alli, Paris Hilton a été la première à comprendre qu'il y a une différence entre faire étalage de soi et être publiquement démasqué. Elle s'est dit : pourquoi lutter contre la presse à sensation puisque ça fait partie de notre culture et que ça peut rapporter gros ? Et c'est exactement ce qu'elle a fait. Depuis, c'est très cool d'étaler sa vie en public.

— Vous n'allez quand même pas faire mentir Nina. Vous n'allez pas accepter l'offre ?

Sam fronça les sourcils.

— Si ?

— Un homme, un vrai, en prendrait le pari, répondit-elle avec une grimace.

Elle n'aimait pas se montrer si prévisible.

La limousine tourna à angle droit dans Pennsylvania Avenue NW, passa sous les quatre voies de la route 395 et s'engagea sur le boulevard circulaire qui faisait le tour du vaste bâtiment du Capitole.

Un nouveau morceau, *Neon Bible* d'Arcade Fire, secouait l'intérieur de la limousine et, curieusement, Alli se surprit à regarder les mains de Sam. Carrées, calleuses, vaguement intimidantes, elles lui rappelaient celles de Jack McClure.

Un bref élancement la saisit et un voile noir obscurcit sa conscience un instant. Tout à coup, son anxiété céda la place au singulier sentiment d'avoir un but.

Voilà qu'elle regardait le monde comme à travers un télescope.

Ils arrivaient au Capitole, roulant lentement, comme portés par une longue et lourde vague. Elle prit conscience de la foule – des dignitaires, des représentants de la classe politique, des agents de sécurité, des militaires de toutes les branches de l'armée, des journalistes, des célébrités, des paparazzi – dont la masse houleuse se reflétait sur les vitres fumées.

— Où est Jack ? demanda-t-elle, consciente d'être tendue.

— Mon vieux pote est en mission, l'informa Sam.

Quelque chose dans la voix du garde du corps l'alarma.

— Sa mission, c'est d'être ici avec moi. Mon père me l'avait promis.

— Ça se peut, commenta Nina.

— Vous savez comment ça se passe, Alli.

Sam se pencha en avant pour saisir la poignée intérieure de la portière tandis que la voiture s'immobilisait.

— Non, c'est faux. Je n'en sais rien.

Elle sentait une peur inexplicable l'envahir et le voile noir l'effleurer.

— Je veux parler à mon père.

— Il est occupé, Alli, protesta Nina. Vous le savez bien.

Sous la peur perçait l'indignation. Nina avait raison, bien sûr, mais c'est justement cela qui suscitait son sentiment d'impuissance.

— Dans ce cas, dites-moi où est Jack.

Ses yeux verts brillaient sous les lumières de l'habitacle.

— Et ne me dites pas que vous n'en savez rien.

Nina soupira, lança un regard à Sam, qui acquiesça de la tête.

— Le fait est, dit Nina, que nous ne savons pas où est Jack.

— Il ne s'est pas présenté ce matin, ajouta Sam.

Alli sentit une petite pulsation dans le creux de sa gorge.

— Pourquoi vous ne l'avez pas trouvé ?

— On s'est renseignés, naturellement, assura Sam.

— En vérité, Alli...

Nina fit une pause.

— Il s'est évaporé dans la nature.

Alli sentit naître un faible cri au fond de sa gorge. Par nervosité, elle fit tourner l'anneau en or et platine qu'elle portait au doigt.

— Trouvez-le, fit-elle sur un ton laconique. Je veux l'avoir près de moi.

Dès qu'elle les eut prononcés, elle se rendit cependant compte de la futilité de ces mots. Jack avait disparu. Si le Secret Service n'arrivait pas à le localiser, personne d'autre ne le pourrait.

— Jack nous a choisis pour te protéger, affirma Sam avec un sourire rassurant. Il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Alli, il faut y aller, annonça Nina doucement.

Sam ouvrit la portière, descendit de voiture sous les rayons blafards du soleil de janvier.

Alli l'entendit parler à voix basse dans son micro, puis écouter attentivement les instructions des services de sécurité.

Nina, déjà prête à sortir, tenait Alli par le coude. La jeune femme lissa la jupe du tailleur acheté par sa mère, qui avait insisté pour qu'elle porte cette tenue.

C'était un tweed bleu moyen avec une touche de vert, assortie à la couleur de ses yeux. Si elle

s'habillait ainsi à la fac, elle n'aurait pas fini d'en entendre. Vu les circonstances, son image allait de toute façon faire la une de tous les journaux, presse et télévision confondus.

Elle se tortilla, car son ensemble lui tenait chaud et la démangeait. Comme à son habitude, elle portait un minimum de maquillage – elle n'avait pas cédé sur ce point – et ses ongles étaient coupés aussi court ou presque que ceux d'un homme.

Au signe de tête de Sam, Nina poussa Alli à avancer. En quittant le cocon douillet de la limousine, elle vit les fanfares de l'armée de l'air et de la marine des États-Unis debout au garde-à-vous de part et d'autre de la tribune officielle et, sur l'estrade, le président de la Chambre des représentants, chargé d'ouvrir la cérémonie, le révérend Dr Fred Grimes, qui s'occuperait de l'invocation religieuse et de la bénédiction, ainsi que les deux mezzo-sopranos de l'Opéra de New York, qui devaient interpréter des arias durant les interludes musicaux.

Le vice-président et sa famille étaient là. Ainsi que son père, en pleine discussion avec le président de la Chambre, tandis que sa mère, la tête légèrement inclinée en avant, s'entretenait à voix basse avec Grimes, qui les avait mariés.

Alli se retrouva alors prise dans le tourbillon de la bousculade ; on l'apostropha, des micros surgirent et des centaines d'appareils photo crépitérent comme autant de criquets dans un champ.

Péniblement, Sam et Nina lui frayèrent un chemin dans la foule jusqu'en haut des marches de la tribune officielle. Celle-ci était garnie du drapeau américain tandis que l'emblème bleu et or du bureau présiden-

tiel ornait le podium central où devaient se tenir les discours et se dérouler la prestation de serment.

Elle embrassa sa mère qui la prit dans ses bras ; son père se retourna et lui sourit en lui adressant un signe de tête.

— Tout va bien ? s'enquit sa mère en s'écartant.

— Très bien, répondit Alli par réflexe, réaction qui l'étonna un peu.

La brise se levait et elle frissonna. Tandis que la fanfare de la marine entamait son premier morceau, elle enfonça les mains dans les poches de son long manteau de laine.

Le soleil dardait sur les visages des hommes les plus importants du monde occidental. Elle fit un pas pour se rapprocher de son père, qui lui adressa de nouveau ce même sourire.

Celui qui voulait dire : « Je suis fier de toi », mais aussi qu'il ne la voyait pas du tout.

Après les dernières mesures de la fanfare, le président de la Chambre s'avança sur le podium pour ouvrir la cérémonie. Derrière lui se dressait la façade du Capitole, symbole du pouvoir et de la liberté, dont le dôme brillait comme sous la promesse de nouveaux lendemains faite par Edward Carson.

En bas, parmi les blanches colonnes à cannelures, les étoiles et les rayures de trois immenses drapeaux américains ondoyaient doucement dans le vent, pareils à un champ de blé au soleil couchant.

De sa main droite, Alli palpa les coutures de la doublure en satin de son manteau et gratta le bâti du bout de l'ongle pour ménager une fente.

Ses deux doigts tombèrent sur la petite fiole en verre cachée là.

Comme en rêve, elle la souleva dans sa poche, puis referma le poing dessus. Un décompte se mit en branle dans sa tête : dans cent quatre-vingts secondes, elle ouvrirait la fiole d'anthrax tout spécialement préparée.

Et tel le contenu de la boîte de Pandore, sa poudre ambrée se répandrait, semant la mort sur son passage.